

Approche du picard d'Audresselles

1. Présentation

1.1. Entre Calais et Boulogne s'allonge un littoral qui de tout temps a retenu l'attention des voyageurs et des conquérants. À mi-chemin entre les deux villes, ou peu s'en faut, se dressent les sites fameux des caps Blanc-Nez¹ et Gris-Nez, objets de toutes les sollicitudes des pouvoirs régionaux, désormais soucieux de préserver cet atout naturel exceptionnel. Ni les sites eux-mêmes ni leurs abords immédiats ne sont peuplés² mais les communes côtières environnantes (du nord au sud : Sangatte, Wissant, Audresselles, Ambleteuse et Wimereux) possèdent toutes, pour des raisons variables, une forte notoriété. C'est de l'une de ces localités que nous traiterons ici, Audresselles, retenue pour la phase liminaire d'un travail plus ample³.

1.2. État antérieur de la recherche

Ce littoral a bien entendu été étudié par des scientifiques de tous bords (géographes, géologues, naturalistes, historiens, ethnographes...) mais il n'a pas connu de prospection systématique de la part des dialectologues ou d'autres linguistes professionnels. Pourtant le Boulonnais peut s'honorer d'une tradition ancienne de collectage dialectal d'origine indigène, curieusement focalisée sur la sous-préfecture. Ville industrielle (naguère encore premier port de pêche d'Europe) et prestigieuse (avec ses origines antiques et le souvenir du camp impérial), de surcroît dotée d'une acadé-

1 — Rappelons que *Nez* correspond à l'ancien saxon *ness* au sens de promontoire.

2 — À l'exception toutefois du village d'Escalles (321 habitants) au pied de la falaise du Blanc-Nez.

3 — *Approche monographique des parlers d'Audresselle, Ambleteuse, Tardingham et Wissant*, travail de DEA soutenu en novembre 2001 par Charline Popieul.

mie qui a accueilli certaines de ces recherches, Boulogne possédait, il est vrai, la puissance d'attraction d'une capitale microrégionale. À ces entreprises de type parascientifique sont associés les noms d'Ernest Deseille (1884)⁴, du Docteur Pierre Dickès (1976, 1980, 1984, 1992)⁵, de Jacques Mahieu (1984)⁶ et de Michel Lefèvre (1986)⁷. Certains de ces travaux (tous d'une matière riche et passionnante) ont bénéficié d'une caution universitaire⁸ et la recherche linguistique est quand même passée dans ce secteur avec ses atlantographes travaillant aux recensements destinés à l'*Atlas Linguistique des Côtes de France*, ouvrage malheureusement toujours indisponible. L'*Atlas Linguistique et Ethnographique Picard* (ALPic)⁹ s'est quant à lui arrêté à quelques kilomètres du littoral¹⁰ mais on verra un peu plus loin qu'il a cependant été possible de tirer de cette proximité quelques enseignements. Soulignons pour terminer que dans presque tous les cas il s'agit d'entreprises de nature avant tout lexicale¹¹.

Le littoral apparaissait donc comme une priorité pour la recherche parce qu'il constitue une véritable tache blanche sur la carte des investigations dialectales dans le Nord-Pas-de-Calais et que sa spécificité géographique et son milieu humain le rendent particulièrement attirant. Il allait de soi, pour des raisons de volume, que la côte entière du Pas-de-Calais ne pouvait être retenue. Les

4 — E. Deseille, *Glossaire du patois des matelots boulonnais : I L'équipage du 101, II Langage des zens de l'Burière III Noms ed bertèque ed nos zens*, Paris, Picard, 1884.

5 — J.-P. Dickès, *O' sommes péquaille*, Boulogne, 1976 ; *C'est cor à rire. Le Gonieux. Le patois de tous les jours*, Amiens, Eklitra, 1980 ; *Le Patois pour tous. Les parlers du Boulonnais, Montreuillois et Calaisais*, Amiens, Eklitra, 1984 ; *De Calais à Montreuil. Le patois Boulonnais*, Boulogne, Mémoires de la Société Académique du Boulonnais, 1992.

6 — J. Mahieu, *Lexique du parler de la Beurière*, Laleu, l'auteur, 1979.

7 — M. Lefèvre, *Boulogne-sur-Mer. Le patois des quartiers et des faubourgs*, Lingolsheim-Boulogne, 1986.

Les deux derniers ouvrages du Docteur Dickès (1984, 1992) élargissent toutefois explicitement la prospection au « Montreuillois » (sic) et au Calaisais. Par ailleurs on aura garde de ne pas adjoindre à l'étude du littoral l'excellent travail du chanoine Haighneré, *Le patois boulonnais...* (1903), cet ouvrage traitant exclusivement du patois rural.

8 — Le *Lexique du parler de La Beurière* [quartier de pêcheurs de Boulogne] de Jacques Mahieu a droit à quelques lignes de préface de René Debrie ; l'ouvrage *De Calais à Montreuil, le Patois Boulonnais* de J.-P. Dickès, particulièrement composite, bénéficie, en plus de la préface d'Henri Roussel, de deux interventions précises et substantielles de Denise Poulet : *Phonétique du patois boulonnais* (52-59) et *Quelques traits de phonétique de Calais* (59-60), cette dernière reprise de la thèse de l'auteur (1984, 147-149).

9 — Fernand Carton, Maurice Lebègue, *Atlas Linguistique et Ethnographique Picard*, t. 1 *La vie rurale*, Paris, CNRS, 1989 ; t. 2, *Le temps, la maison, l'homme, animaux et plantes sauvages, morphologie*, Paris, CNRS, 1997.

10 — Le Questionnaire définitif de l'ALPic par Raymond Dubois et Robert Lorient (Dijon, Faculté des Lettres, 1960) prévoyait quelques questions sur « Les métiers de la mer et des rivières » (2906-2931) ainsi que sur la faune maritime (p. 132-133).

11 — À l'exception toutefois du travail de M. Leroy : *Le parler de Boulogne en 1987*. Mémoire de maîtrise de l'Université de Lille 3 ss la dir. de Roger Berger et Denise Poulet.

villes mêmes de Boulogne et Calais pouvaient d'emblée être écartées : la première parce que nous possédons une masse documentaire importante à son sujet, la seconde parce que son cas a en quelque sorte été réglé par la thèse de Denise Poulet¹² (1987 : 317-319)¹³. Restaient deux segments : le littoral allant du sud de Boulogne à l'embouchure de l'Authie et la zone jointive des deux principales villes de la Côte d'Opale. Le premier cas présente l'inconvénient d'une forte concentration touristique, en particulier sous forme d'agglomérations récentes (Le Touquet, Hardelot...). De son côté Berck a déjà fait l'objet de plusieurs travaux dialectaux¹⁴. C'est donc le segment Calais-Boulogne qui semble offrir le plus d'intérêt immédiat. Cette zone a toujours possédé une forte cohésion au plan socioprofessionnel : naguère grâce à la pêche, pratiquée à l'aide d'un bateau caractéristique¹⁵, le *flobart* ; aujourd'hui grâce à un développement touristique exploitant de façon restée mesurée un cadre naturel exceptionnel¹⁶.

L'enquête dialectale devait donc s'orienter vers les localités comportant encore des activités halieutiques voire de véritables communautés de pêcheurs. Or l'on sait que ces dernières sont d'ordinaire réputées pour leur hermétisme, source potentielle de difficultés pour la conduite de l'enquête. Mais l'obstacle principal nous semblait surtout provenir de la touristification en passe de submerger ces dernières communautés.

1.3. *État des lieux*

Les témoignages écrits et iconiques que nous possédons pour la première moitié du siècle sur cette moitié du littoral soulignent unanimement, à côté de la dureté des conditions de vie et de la précarité des ressources, l'isolement profond de ces diverses communautés de pêcheurs avant la généralisation de l'automobile.

12 — D. Poulet, *Au contact du picard et du flamand. Parlers du Calaisis et de l'Audomarois*, Villeneuve d'Ascq, ANRT-Centre d'Études Médiévales et Dialectales, 1987.

13 — Autrefois le picard était pratiqué massivement, et de façon distincte, dans les quartiers ouvrier de Saint-Pierre et maritime du Courgain. Or ce dernier a été détruit pendant la guerre et ses occupants chassés. Ceux qui sont revenus ont été dispersés dans toute la ville. La première commune du département est ainsi aujourd'hui l'une des plus faiblement dialectalisées.

14 — Pour l'essentiel : Lucien Tétu, *Glossaire du parler de Berck* (1982) et Edouard Grandel, *Lexique du patois berchois* (1980). L'ALPic a enquêté à Berck-Ville (pt. 27). Enfin l'œuvre du poète picardisant contemporain berchois Ivar Ch'vavar est riche en informations diverses sur le sujet.

15 — Caractéristique mais non spécifique comme on le verra plus loin.

16 — L'homogénéité de cette zone se vérifie également au plan écologique puisque « La zone entre Sangatte et Wimereux a été récemment retenue comme l'un des Grands Sites nationaux devant donner lieu à des mesures prioritaires de protection. » (Jean-Jacques Dubois dans *Nord-Pas-de-Calais*, Encyclopédies Bonneton, 2002 : 242).

Aucune ligne de chemin de fer ne traverse cette zone, les autobus sont rares, et aujourd'hui encore certains de nos informateurs âgés en sont toujours réduits à faire de l'auto-stop pour leurs démarches et une partie de leur ravitaillement. L'arrivée, dès la Belle-Époque, des premiers touristes, vacanciers issus de la bourgeoisie urbaine régionale, ne modifia en rien la situation, la communauté des pêcheurs continuant à vaquer à ses occupations sans qu'une véritable communication s'opère entre les deux groupes. Ajoutons enfin que l'endogamie était la règle. On était donc en présence d'une situation classiquement favorable au maintien des particularismes locaux, notamment en matière de langage¹⁷.

La pêche, activité principale de cette zone, se pratiquait de façon très particulière. Dès les premiers mètres au delà du rivage la mer abonde en poissons et crustacés de toutes espèces, à commencer par les plus nobles. Mais le long de ces vastes plages de sable fin le fond est bas et souvent parsemé de rochers. Pour pallier ces difficultés de navigation les générations précédentes ont mis au point un bateau de pêche adapté, le *flobart*. Il s'agit d'une embarcation en bois, à clins, parfois munie d'un mât, dont la caractéristique essentielle est une coque très ventrue, ainsi conçue pour faciliter les échouages. Ce type de bateau se retrouve également au sud de Boulogne¹⁸. La commercialisation de la pêche était assurée par les femmes qui, leur *baskèt* d'osier lourdement chargée sur le dos, rejoignaient les villes ou s'enfonçaient dans les terres pour faire du porte à porte. Après la guerre ce type de pêche trop artisanal a connu la crise et vu se réduire le nombre des équipages. Les autorités ont compliqué la situation avec de nouvelles contraintes : normes diverses et obligation de modernisation consommatrices d'investissements. Le coup de grâce a été donné par les accords Mellick de 1981. Les hommes ont alors préféré partir travailler à Calais ou s'enrôler à Boulogne, de préférence dans le monde de la pêche, dans des activités au revenu supérieur et surtout moins aléatoire. Cependant, l'heure de la retraite sonnée, la plupart d'entre eux sont revenus au pays – qu'ils n'avaient jamais cessé de fréquenter – terminer leur existence dans leurs maisons basses tra-

17 — P.J. Trudgill, *Dialects in contacts*, Oxford, Blackwell, 1986.

18 — Les auteurs d'un ouvrage consacré spécifiquement au flobart écrivent (p. 9) : « Toutes les caractéristiques du flobart, ses formes, sa technique de construction, la présence d'une dérive, découlent essentiellement de la contrainte de l'échouage. Si tous les bateaux d'échouage présentent, du fait de cette contrainte commune, de nombreuses similitudes, les flobarts et leurs cousins berckois n'en possèdent pas moins des caractères uniques en Europe Occidentale. », Bertrand Louf, François Guennoc, *Les Flobarts de la Côte d'Opale, Bateaux d'échouage du Boulonnais, de Wissant à Equihen, XIX^e et XX^e siècles*, Punch Éditions, 1998, Wimille.

ditionnelles. Ils ont alors repris leur flobart ou en ont acheté un neuf, en plastique, plus commode d'entretien, et sont sortis en mer à la moindre occasion.

Le flobart a enfin connu un dernier avatar avec sa muséification. Certains propriétaires, plutôt que de le casser, ont préféré l'installer devant leur porte, en témoignage de leur état ancien. Les mairies de leur côté ont orné ronds-points et places publiques d'embarcations abondamment fleuries. Des restaurateurs enfin l'utilisent pour attirer l'attention des chalands.

Toujours la beauté du mort nous séduit mais on peut s'interroger sur la portée réelle de cette exhibition soudaine : l'ostentation folklorisante de cette embarcation emblématique n'implique pas pour autant une transparence nouvelle de la corporation au regard d'autrui.

2. Les débuts de l'enquête

2.1. *Les objectifs*

Initialement et idéalement l'ensemble de la recherche à venir se définissait comme une étude systématique des parlers des communes s'échelonnant de Calais à Boulogne : Sangatte (3382h) Wissant (1186h), Escalles (321h), Audresselles (681h), Ambleteuse (1976h), Wimereux (7493h). À ce chapelet de localités côtières s'adjoindraient les villages les plus proches (Audinghem (548h), Tardinghem (127h)) pour fournir un éclairage complémentaire. Mais Wimereux, depuis longtemps station balnéaire d'importance, fut rapidement rayée de la liste. La première phase, correspondant au travail de diplôme, fut alors consacrée à la prospection de l'ensemble et à l'approche d'une commune particulière, étapes permettant la mise au point d'une méthodologie affinée pour la suite.

La perspective adoptée, commandée par le sentiment de l'urgence, a donc été celle d'une archéologie dialectale. Autrement dit nous avons choisi de centrer l'enquête sur le patois de la population originelle du lieu, en cherchant à atteindre cet état où il était effectivement encore « l'expression d'un groupe cohérent et stable pour son usage utilitaire »¹⁹. L'analyse a également retenu le français régional mais négligé le français populaire. Une étude des parlers contemporains – dont l'intérêt n'a pas à être démontré – a été écartée. Il est vrai quelle se serait avérée particulièrement délicate à conduire en raison du caractère composite du peuple-

19 — Fernand Carton et Maurice Lebègue, « Introduction » à L'ALPic I, 1989.

ment actuel de ces communes côtières. De l'enquête, conduite sous forme de collecte de discours, seules ont été ici retenues, arbitrairement, les informations dialectales et ce qui pouvait contribuer à leur donner directement sens.

2.2. *La prospection*

Les premiers temps de la prospection furent difficiles. L'enquêtrice était originaire d'une localité rurale située à quelque 15 kilomètres de la côte, ce qui constituait une facilité en termes de déplacement mais ne réduisait en rien l'abîme qui sépare une communauté de pêcheurs du reste du monde. Le premier indice en était d'ailleurs qu'en dépit de cette proximité géographique elle se trouvait dépourvue de toute forme d'introduction. La tournée des mairies et des commerces s'avéra laborieuse : visiblement on ne cherchait pas à faciliter une démarche aussi insolite.

Mais une fois quelques coordonnées en poche commençaient les véritables difficultés²⁰. Le marin-pêcheur semble bien constituer l'informateur le plus décourageant qui soit : fait-il beau, il est bien entendu en mer ; fait-il mauvais, le voilà condamné à tourner comme un loup en cage et d'une humeur peu avenante. Arrive-t-on à l'approcher, qu'il se dérobe : il n'a rien à dire en général, et encore moins sur le sujet proposé, et d'ailleurs il n'a pas le temps. Cette réticence s'explique en partie par le fait que le pêcheur est souvent aux prises avec l'impudence des touristes (notamment sous sa variante photographique) et qu'il a alors l'impression d'être considéré comme un spécimen d'humanité obsolète voire une bête curieuse. Qui plus est le patois constitue un sujet périlleux et si en l'occurrence les prétextes ethnographiques permettaient de détourner l'attention il paraissait difficile de masquer le but final de l'entreprise. Une première confirmation, essentielle, s'est en tout cas dégagée de ces premiers contacts : le dialecte est bien resté le vernaculaire de ce milieu²¹, assumé pleinement, avec une pointe de fierté même. Il constitue un signe identitaire fort de l'origine locale et de l'appartenance au monde viril et fermé de la corporation.

Pour dégager le système du picard sous sa forme la plus étoffée possible il fallait se tourner vers les membres les plus âgés de la

20 — Le travail de maîtrise de Marie Leroy sur Boulogne s'ouvre par cet incipit : « Lorsque j'ai commencé cette enquête, je ne m'attendais pas à trouver autant de réticences chez les témoins. »

21 — V.V. Deldreve, E. Goulliarte (1999) : *Marins pêcheurs du Nord-Pas-de-Calais*, Béthune, Musée d'Ethnologie Régionale, Documents d'Ethnographie Régionale du Nord-Pas-de-Calais, n°11, pp. 140-143 ou encore J. Landrecies, « Le patois d'Étaples est-il une langue ? » dans *La Balouette*, Étaples, 1985, pp. 18-21.

communauté. Pour apprendre aussitôt que si l'enquêteur était passé quelque temps auparavant, c'eût été autrement plus facile... Cette antienne, familière aux dialectologues, se vérifie malheureusement ici de façon cruelle : on ne vit pas vieux chez les pêcheurs. Les difficultés d'un labeur éprouvant et des conditions de vie marquées par la pauvreté l'expliquent trop aisément. L'enquêteur butait donc sur un plafond des âges quelque peu frustrant mais surtout sur une limitation drastique du nombre des informateurs potentiels. La population féminine réservait un autre motif de déception. On s'attendait certes à une pratique plus faible mais s'est ajouté ici un autre phénomène : l'abandon affiché du patois pour des raisons professionnelles. En effet, au contact des touristes lors de la vente directe de la pêche du jour, les femmes ont cru opportun d'abandonner le patois, pour des raisons non seulement commerciales (assurer une communication plus facile) mais aussi pour des motifs de présentation personnelle et en fin de compte d'estime de soi. Aussi d'une manière générale, et même si leur pratique perdure en milieu non-formel, leur attitude sur le sujet est-elle bien plus négative que celle des hommes. Reste enfin le cas des jeunes. Ceux-là sont selon toute vraisemblance pour le moins picardophones passifs mais il n'a pas été possible des les approcher, faute de disponibilité de part et d'autre.

2.3. Le choix de la commune

La maigreur des premiers résultats permet au moins de faciliter l'élection d'une commune. Notre intuition initiale s'en trouva validée : Audresselles nous avait toujours semblé, à nos yeux de promeneur, le village le plus intéressant du secteur.

2.4. Présentation d'Audresselles

Audresselles présente l'avantage d'une situation géographique centrale dans notre ensemble comme l'indique sa localisation :

Audresselles. 62164. Ambleteuse.

Point Bo 26 de la nomenclature de Raymond Dubois²² (1957).

Arrondissement de Boulogne-sur-Mer, Canton de Marquise (11 km à l'ouest). Sur la D. 940. Boulogne : 15 km ; Calais : 20 km. Cars Boulogne-Calais. S.N.C.F. : Marquise.

Étymologie : *Odersele* (1150), nom d'homme germanique + suffixe *sali*, salle : maison de Audahari²³. Prononciation dialectale : *odèrsèl* ²⁴

22 — Raymond Dubois, *Le domaine linguistique picard*, Arras, 1957.

23 — D. Poulet, *Noms de lieux dans le Nord-Pas-de-Calais. Introduction à la toponymie*, Paris, Christine Bonneton, 1997, pp. 66 et 188.

24 — Nous utilisons le système de transcription Feller-Carton.

Mentionnée pour la première fois dans la *Chronique d'Andres*, flanquée de la poétique apposition de « village assis au cœur de la mer », la commune est également appelée au Moyen Âge *Saint-Jean*, soit seul, soit en composé avec Audresselles. Aujourd'hui encore le toponyme anglais est *Saint-John's Road* tandis que sur les cartes marines on trouve *Anse de Saint-Jean* et *Baie de Saint-Jean*²⁵.

L'ouvrage *Le Pas-de-Calais*, de la collection « Guides des départements » (Projets Éditions) présente ainsi la localité :

« Village de pêcheurs spécialisés dans la capture des crustacés ; pittoresques maisons aux couleurs vives et aux noms évocateurs avec flobarts côté rue ou côté jardin. Plage de sable avec banc de rochers aux extrémités... Pêche littorale, pêche en mer, promenades. Dans le village on peut acheter ou déguster du poisson et des fruits de mer... » (p. 78-79)²⁶.

Audresselles apparaît donc bien comme l'archétype du village de pêcheurs de cette zone. La population active travaille pour l'essentiel à Boulogne ou Calais. La population globale connaît, elle, un fort accroissement lors des vacances d'été en raison notamment des nombreux pavillons et lotissements construits à cet effet. Ce phénomène (qui a pour résultat bénéfique de maintenir la présence du petit commerce local) est aujourd'hui stabilisé grâce au blocage du P.O.S. décrété par les autorités pour éviter les risques d'emballlement et de dégradation des paysages et ressources naturelles.

Au début de l'enquête il n'existait pas de publication sur cette commune à l'exception d'un article à visée historique dans une revue locale²⁷. Cependant la situation a évolué brusquement avec la création en 1999 de l'*Association Mémoire d'Audresselles* qui a rapidement publié une demi-douzaine de titres. Mais dans toute cette production toujours rien qui soit consacré au parler local. Pas de production folklorique²⁸ ou littéraire non plus, pas plus ici qu'ailleurs sur le reste du littoral : les marins écrivent peu.

Cela dit la commune s'enorgueillit d'avoir longtemps accueilli, dans sa modeste résidence d'été, le chanteur populaire Raoul de Godewarsvelde. Ce personnage truculent qui connut son heure de gloire nationale (« Quand la mer monte, j'ai honte... ») avant

25 — D. Lennens, *Audresselles. Éléments d'une histoire*, Association Mémoire d'Audresselles, Bazingham, 1999.

26 — R. Bargeton (ss. la dir. de), *Le Pas-de-Calais*, Poitiers, Projets Éditions, 1988.

27 — Albert Chatelle, « Histoire d'Audresselles » dans *Bulletin des Amis du Fort d'Ambleteuse*, sept.-déc. 1973, pp. 18-44.

28 — Le témoin affirme ainsi ne pas connaître l'existence de chansons locales de marin en patois.

de se suicider brutalement dans sa villa du Cap Gris Nez en 1977, fait indiscutablement partie du légendaire local²⁹. Mais il n'y a rien à espérer du point de vue qui nous intéresse des textes patoisants interprétés par la figure la plus illustre de la bande lilloise des *Capenoules*.

2.5. L'informateur

Né à Boulogne il y a une soixantaine d'années, l'informateur, Monsieur Jean Baillet, a passé toute sa jeunesse à Audresselles. Orphelin très tôt il a été élevé par son grand-père, pêcheur au flobart de profession. A son retour du service militaire ses grands parents l'ont incité à partir travailler à Boulogne. Aujourd'hui retraité, il est revenu vivre à Audresselles qu'il n'avait jamais vraiment quitté. Il parle patois au quotidien (foyer, famille large, relations). En dépit de son handicap au regard des normes strictes de la dialectologie traditionnelle c'est sans aucun doute un des meilleurs représentants possibles de la population originelle et du milieu des pêcheurs. Son épouse, qui est parfois intervenue dans les entretiens, parle également picard sans réticence. Elle manifeste un fort attachement aux valeurs locales qu'elle concrétise notamment dans la préparation de la procession annuelle. Les difficultés de la pré-enquête ont ici trouvé leur juste récompense avec la découverte de ce couple accueillant et chaleureux avec lequel l'enquêtrice a pu jeter les bases d'une authentique relation amicale³⁰.

2.6. L'entretien

Les deux entretiens enregistrés ont eu lieu au domicile du témoin en 1999 et 2000. Il s'agit d'entretiens semi-directifs avec l'aide de quelques appuis iconiques (désignation d'animaux marins sur des planches de manuels)³¹. Le premier a duré un peu plus d'une heure, le second une demi-heure.

Le laconisme initial des réponses a exigé un recours fréquent à la grille et entraîné une multiplication des questions et par conséquent des thèmes. Le premier entretien est de nature essentiellement narrative. Les principaux thèmes abordés ont été : la biographie du témoin, le flobart, la pêche (équipement, techniques, variétés de poissons et de crustacés, conservation, commercialisa-

29 — V. sur les rapports entre le personnage et les lieux : Jean-Claude Darnal, *Raoul ou : quand la mer monte...*, Odomez, 1977.

30 — Nous ne saurions bien évidemment trop remercier Monsieur et Madame Jean Baillet sans qui ce travail sur Audresselles n'aurait pu être effectué.

31 — B.-J. Muus, J.-G. Nielsen, P. Dalstrom, B. Olensen Nyström, *Guide des poissons de mer et pêche*, Paris, Delachaux-Niestlé, 1998 ; Jean-Claude Quéro, Jean-Jacques Vayne, *Les fruits de la mer et plantes marines des pêches françaises*, Paris, Delachaux-Niestlé, 1998.

tion), le travail des femmes, le contact avec les agriculteurs, les pratiques religieuses, l'évolution de la population d'Audresselles, le billard, le logement, l'alimentation, le naufrage ancien d'un chalutier hollandais, la météo, les élections... C'est cet entretien qui a été retenu pour le détail de l'exploitation linguistique.

Le second entretien correspond à une visite de contrôle destinée à éclaircir certaines ambiguïtés phonétiques ou sémantiques, à obtenir précisions et confirmations. Le recours aux planches des manuels est plus fréquent. L'informateur manifeste des qualités de logique, de sens pratique et d'humour mais de plus sait faire preuve, à condition qu'on l'y incite explicitement, d'une réelle aptitude métalinguistique (capacité définitoire, comparaisons langagières...).

3. Le picard d'Audresselles : phonétisme et morphosyntaxe

On ne retient ici que l'essentiel des caractéristiques picardes en négligeant tout ce qui appartient au français populaire. Pour éviter la surcharge, les données chiffrées sont limitées à quelques exemples significatifs.

3.1. *Phonétisme*

On mentionne d'abord les traits les plus ordinaires de la phonétique du picard avant de signaler quelques traits moins courants qui vont caractériser l'idiome local. La transcription est effectuée à l'aide du système Feller-Carton « étroit ».

3.1.1. Vocalisme.

3.1.1.1. Non-réalisation systématique du *ɛ* (instable) avec quelques cas inverses de renforcement : *déssus*, *forcémint*, *vénir*.

3.1.1.2. Aud. *in* : fr. *an*.

Ce phénomène n'a rien de systématique comme on peut le constater à l'aide des quelques exemples suivants où l'on donne le nombre d'occurrences picardes avant celui des françaises.

Dins 22/dans 100 ; *éring* 2/hareng 4 ; *mèrlin* 6/merlan 3 ; *gins* 1/gens 12 ; *minger* (hyperpicardisme) 7/manger 12...

3.1.1.3. Aud. finale *èy* : fr. *é*.

Essentiellement dans les participes passés : *artournèy*, *salèy*, *congelèy*, *èlvèy*, *in.mèrdèy*, *ingueulèy*, *palmèye* ; *cotèy*.

3.1.1.4. Aud. finale *ay* : fr. *é*.

La finale précédente peut s'ouvrir en *ay* : *goutay*, *réformay*.

3.1.1.5. Aud. finale *cûw* : fr. *eu*

L'absence de consonne finale permet un allongement : *pêkeûw*.

3.1.1.6. Aud. finale iòw : fr. o

La finale dialectale issue de –ellus peut s'allonger en iòw : *batiòw*, *coutiòw*.

3.1.1.7. Aud. finale iaw : fr. o

Le résultat précédent peut ensuite s'ouvrir en iaw : *batiaw*, *ratiauw*.

3.1.2. Consonantisme.

3.1.2.1. Non-palatalisation de [k, c, g].

Ce trait fondamental n'apparaît ici que de façon minoritaire.

cambre 2, *carbon* 4/3, *carogne* 1/0, *cat* 1/0, *cayèl* 1/chaise 1, *còse* et composés 4/16, *récofé* 1/0, *pèke* 10/37, *vake* 3/2 ; *gambon* 1/0, *gardin* 1/2. Soit un rapport de 29 à 61 items au détriment du picard.

À cela il faut ajouter les formes attestées seulement en français (chapeau, chapelle...) soit 18 items ce qui aboutit à 27% de formes picardes sur l'ensemble du corpus.

3.1.2.2. Aud. ch : fr. s.

Ce phénomène pan-picard, d'origines diverses, ne se retrouve que dans quelques mots :

cha 6/260, *ichi* 4/78, *pichon* 4/17, *plache* 2/3, *chuke* 1/1.

3.1.2.3. Aud. l en finale : fr. y.

Ce maintien de la consonne latérale en finale est attesté sporadiquement : *gouvèrnal* 1/4, *parèl* 1/12, *solèl* 1/4, *éguile* 1/2, *famile* 3/15.

3.1.2.4. Aud. n final : fr. gn.

La nasale finale n'est pas palatalisée dans : *Boulone* 5/12. Inversement : *carogne*.

La prononciation *Boulone* est pourtant réputée usuelle sur la côte

3.1.2.5. Aud. consonne finale sourde : fr. consonne finale sonore.

Cet assourdissement ne se retrouve qu'exceptionnellement :

crape 3/9, *vilache* 1/17.

on sait qu'il s'agit là d'un trait assez rare dans cette partie occidentale du domaine : cf. ALPic 170, 203, 228, 239, 471...

3.1.2.6. Opposition de place du r.

berbi 1/1, *Odèrsel* 6/26, *kèrson* 2/0.

Les deux premiers sont des conservations étymologiques.

3.2. Morphosyntaxe

3.2.1. Morphosyntaxe nominale

3.2.1.1. Opposition de genre des substantifs :

Aud. masc./fr. fém. : *in ancre* ; *in berbi*.

Aud. fém./fr. masc. : *une crabe* ; *une fanale* ; *une slip*.

3.2.1.2. Adjectif qualificatif féminin avec /t/final analogique : *pourite*.

3.2.1.3. Neutralisation de l'article défini :

Elle est minoritaire dans notre corpus. Toutes formes confondues (*l', èl', eul'*) elle n'atteint que 35 % de l'ensemble.

CP. *mer* : *L' mer* : 5 occ./la mer 18 occ.

On sait que ce mot constitue un exemple classique de substantif appelant l'article féminin.

3.2.1.4. Le démonstratif-article :

Son absence complète, sous une forme chuintée ou non, constitue un des faits les plus marquants du corpus. Or les points 1, 3 et 6, les plus proches de notre zone, des cartes 9 et 11 de l'ALPic I consacrées à ce phénomène (– *chien*, – *horloge*) notent sa présence. Qui plus est ce trait se retrouve sur le littoral jusqu'en zone normande, en deçà de Criel ! (Loriot : 1967, carte 14)³². On a donc peut-être affaire à une particularité locale ou micro-régionale.

3.2.2. Morphosyntaxe verbale.

Aucune forme verbale notable. L'articulation du /t/en finale de la 6^e personne ne se réalise qu'exceptionnellement (*is-étot*). L'imparfait picard, qui se conjugue sur la finale –*o*, est très minoritaire par rapport au français (11 % du total des formes).

Aucun subjonctif picard, le subjonctif en français n'étant réalisé à la 3^e ps. que dans des conditions ambiguës (verbes du 1^{er} groupe).

4. Le picard d'Audresselles : lexique

L'examen du texte permet de faire ressortir près d'une cinquantaine de formes ou locutions techniques, qu'elles soient dialectales, picardes ou régionales, ce qui est vraiment considérable. Bien entendu il s'agit là d'un artefact puisqu'une partie de l'entretien s'est appuyée sur un questionnement lexical (à fonction d'embrayeurs, rappelons-le). Ces vocables ont été reclassés par centres d'intérêt (zoologie, pêche, divers) puis dans l'ordre alphabétique. La référence au F.E.W. n'est pas donnée pour les formes proches du français.

4.1. Lexique zoologique

bèrni (m.) : bernique ou platelle. V. Chapeau chinois.

bigo (m.) : bigorneau.

brimousse (f.) étrille. Sans doute dérivé de « mousse ». (Lepelley : 1986)³³.

32 — R. Loriot, *La frontière dialectale moderne en Haute-Normandie*, Amiens, Musée de Picardie, 1967.

33 — R. Lepelley, « Le vocabulaire des coquillages et des crustacés sur les côtes du département de la Manche » dans *Actes du II^e Colloque de langue et de littérature dialectale d'oïl de l'ouest de la France, sur le thème de l'eau* [Nantes 16-17-18 février 1984], Université de Nantes, Textes et Langages XIII, 1986, pp. 183-191.

Chapeau chinois (m.) : bernique ou patelle. V. Berni.

klapar (m.) : étrille, selon le témoin ainsi nommée par onomatopée, pour le bruit produit par ses pattes aplaties (« palmèyes ») lors de sa fuite.

dada (m.) : crabe. L'étymologie est tirée comme souvent d'une comparaison animalière. Les pêcheurs différencient les variétés à l'aide de la couleur : *dada rouge* et *dada vert*. Il est frappant de voir leurs commentaires rejoindre ceux des informateurs de Jean-Léo Léonard (1986) à Noirmoutier³⁴, tant pour les comportements de ces animaux que pour ceux des estivants à leur égard...

étrî (f.) : étrille.

aring, éring (m.) : hareng.

énons (n.m. pl.) : coques. FEW 16,163a hano. TLF : « Hanon XIII^e siècle, d'un francique *hano, coq./Régional (Somme). Coque (coquillage). »

merlin (m.) : merlan.

salicope, salicote (f.) : salicoque.

vingno, vrille (m.) : vignot.

On constate que ce vocabulaire est polynémique et d'autant plus d'ailleurs que le témoin connaît et utilise les synonymes français, avec parfois une hésitation quant à leur distribution, ainsi pour « patelle » qu'il croit picard. Cette connaissance du répertoire français ne provient pas d'une influence récente mais de la complexité originelle de ce lexique, soulignée par Roger Lepelley (1986). Par ailleurs il est à noter qu'on ne trouve dans notre entretien qu'un vocabulaire dialectal du poisson restreint et peu marqué.

4.2. *Lexique de la pêche*

acsion (f.) : ligne de fond servant à la pêche au bar.

alwans (n.m. pl.) : gants de matelots. Genre de mitaine avec les doigts coupés haut et le pouce bien dégagé. FEW 16,130b. Nfr. Hale-avant. Grosse mitaine.

baskèt (f.) : Panier rond en osier qui servait au transport, notamment du poisson, à dos de femme. Pour éviter que les enfants ne viennent s'y blesser la *baskèt* était couverte d'une demi-plaque de zinc. Emprunté à l'anglais. Également normand. FEW 18,19a basket.

bouter : verbe employé le plus souvent intransitivement. *Bouter à l'eau*, – *au large*. Ici avec le sens précis de conduire le bateau à la

34 — J.-L. Léonard, « Notes d'enquête sur les noms des algues et des crustacés à Noirmoutier (Vendée) » dans *Actes du II^e Colloque de langue et de littérature dialectale d'oïl de l'ouest de la France, sur le thème de l'eau* [Nantes 16-17-18 février 1984], Université de Nantes. Textes et Langages XIII, 1986, pp. 163-182.

mer. Le verbe est ambivalent puisqu'il signifie aussi bien traîner que pousser.

Cabroué (m.) : petite charrette à deux roues utilisée sur la côte pour le transport, notamment des poissons et des crustacés. Ici dans l'expression : *armonter à cabroué*, c'est-à-dire aller chercher le poisson sur la plage pour le ramener au village. TLF 4,1118b. « cabrouet, cabarouet. Région. [et même antillais] Petit chariot à deux roues. ». FEW 1,375b *birotium*.

cade (n.m.) : appât. Le plus souvent il s'agit d'un morceau de poisson découpé (dos de maquereau notamment), parfois de vers. FEW 16,293b **kâda* : morceau de lard.

califé (m.) : corde utilisée pour la pêche à la traîne. On y suspendait les hameçons et l'on appâtait à l'aide de cades. Inconnu du FEW, du TLF, de FRANTEXT du Littré et du Larousse du XIX^e siècle. Largement attesté. Inconnu des côtes normandes³⁵.

caudière (f.) : plat de poissons confectionné par les marins. Dans le texte désigne plus exactement le lot de poissons qui servaient à composer le plat (ici en offrande au curé). FEW 2,75b *caldaria*.

corde (f.) : mot utilisé couramment pour désigner le *califé*.

cordié (m.) : pêcheur qui pratiquait son métier à l'aide de cordes montées d'hameçons. Ici pour la pêche à la sole.

corèsse (f.) : Hangar où sont fumés les harengs. Locution : « Ou alors këlkin qui fume beaucoup, on di qu'il va avoir des poumons come des corèsses... A Boulone on disé ça beaucoup. ». Littré : « Magasin où l'on prépare les harengs saurs à Dunkerque et à Calais ».

dépéker : retirer les poissons des cordes ou des filets où ils sont pris. Travail des femmes et des enfants qui s'effectuait dans la rue. FEW 8,577a *piscari*.

flobar (m.) : Glossaire de Louf et Guennec (V. note n°16) : « Flobart (d) : terme local. Désigne les bateaux creux, construits à clins et à tableau, échouant sur les côtes du Boulonnais. ». Inconnu au FEW. Le mot vient vraisemblablement du moyen néerlandais : *vlot* (faïque **flot*) et *bert*, *bart* « planche, panneau, plaque de bois » (R6t Hist. pp. 806 et 183). À signaler l'étymologie populaire rapportée par J.-P. Dickés (1992 : 259) : « Certains en font aussi une déformation de flot-barque : barque flottante. »

friyé (m.) : filet refermé, en forme de hamac.

« [les moules] i-z-été lavées dans dé friyés. Dé friyés c'est in filé en forme de... en forme d'amac. In amac mais fêrmé come une socisse. In coté qui s'ouvre, on met lés moules n'dins. Et puis on

35 — Confirmation de Patrice Brasseur.

choisi une ptite mare d'eau, pis on t'né les deux bouts d'ficèle avèc, pis avèc vote piéd vous apuiyez d'sus, y-a in mouv'mant et in ritme à prandre, pis lés moules i son écayées... ».

ingraver: enfoncer, enterrer, ici dans le sable. FEW 4,257b grava ; néerl. graven.

Ins (n.m. pl.) : hameçons. Avec liaison : *lé-z-ins*. Également normand. V. ALN II, 612 ; FEW 4,380a hamus.

pinoche (f.) : pièce en bois, de forme conique, qui sert à boucher un trou dans le bateau. Se vend par lots calibrés. Littré : « s.f. pl. Chevilles que les tonneliers mettent pour retirer le cercle du jable. ». A rattacher à FEW 549b pineus.

stilo (m.) : aiguille en bois qui servait à reprendre les filets. Inconnu du TLF 15,999b.

4.3. Mots et locutions divers

Signalons d'abord les mots panpicards sur lesquels il n'est pas utile de revenir : *bistouille*, *cayèle*, *cinsier*, *dache* (clou), *ducasse*, *papin* (tarte au).

(Ti) *Boné* (m.) : Coiffe de cérémonie des Audresselloises.

Faire un lit. Loc. vb. Amorcer chaque hameçon du *califé*. On ajoutait ensuite des copeaux, de la sciure, pour éviter que les *caides* ne collent. L'opération se faisait la nuit.

Garoter : au sens habituel de lancer mais employé ici avec un sens figuré intéressant.

« ...mais c'est pas facile d'parler patois come ça avèc kèlkin à brûl-pourpwin. Nous on est de.ors, on parle insambe en patois mais cèle-ci... On peu pas garoter eune frase come ça facil'mint. » [À l'adresse d'un visiteur pendant l'entretien]. FEW 17,625b wrok-kon.

jonglée (f.) : raclée, correction. FEW 5,41b joculari. À rapprocher sémantiquement de danse.

marga, (m.), *margot* (f.), *margote*. (f.) : gamin, gamine. Il ne semble pas s'attacher de connotation péjorative à *marga*, ce mot ne désignant pas un gamin des rues. FEW 16,516b margelen

payer des, ses invalides. Loc. vb. Cotiser à la caisse d'assurance et de retraite des marins-pêcheurs.

keure à la voute. n. comp. m. Sorte de bistouille constituée de café noir et d'eau-de-vie, sucrée à volonté. Breuvage ordinaire du matelot. Non signalé ailleurs.

On retrouve une forme similaire de la composition (littéralement : courir au plafond) en région lilloise où pour désigner un café trop fort, trop serré, on dit que c'est du *saute à l'clinche*.

rousture (f.) : raclée, correction. FEW 10,594a rustum. Le mot est à rattacher à la série : provençal *rousto*, fr. *rouste* (donné comme méridional) et *roustée* (ouest) (*Robert Historique*, p. 1843).

Le vocabulaire ici dégagé relève pour l'essentiel du lexique de base du marin-pêcheur audressellois : pratiquement tous ces lexèmes apparaissent dans le corpus d'ouvrages locaux dessiné par nos présentes références bibliographiques. Cela étant le corpus de définitions s'enrichit de nombreuses informations nouvelles : variantes morphologique (*rousture*), sémantique (*margat*), emploi figuré (*garoter*), emplois en locution (*cabroué*, *coresse*). Restent les véritables nouveautés : (du) *keure* à *l'voute*, *pinoche*, *stilo*, *faire un lit*. Seule la première est picarde mais ces quatre absences de notre corpus bibliographique régional sont assez surprenantes s'agissant de vocables renvoyant manifestement à des réalités quotidiennes.

5. Conclusions

La première leçon apparente est qu'il n'est pas tout à fait trop tard pour enquêter sur les dialectes de notre zone côtière Calais-Boulogne. L'urgence est grande cependant. En effet la prospection a montré que, contrairement à nos présupposés, ce n'est pas le tourisme qui est le principal agent de désintégration de la communauté de pêcheurs puisque au contraire il contribue à sa survie grâce à sa demande en produits de la pêche de plaisance. En réalité le mal est interne et nous avons affaire à un phénomène d'entropie de la corporation, processus dont l'une des conséquences dommageables à notre entreprise est une mobilité masculine insoupçonnée de l'extérieur. Nous n'insisterons pas sur la nécessité d'enquêtes complémentaires à mener, et dans ce village, et dans son paradigme côtier, pour interpréter pleinement ces premières données.

Le parler utilisé par notre informateur appartient sans conteste et sans surprise au domaine des parlers picards. Cela dit cette monographie présente de façon originale, dans ses grandes masses, la figure inversée des travaux habituels du genre : une phonétique et une morphosyntaxe inconstantes et lacunaires se conjuguant à une grande richesse lexicale. Au plan du phonétisme on retrouve essentiellement un traitement des finales vocaliques caractéristique de tout ce littoral où il est pratiqué à des degrés divers : large ouverture, allongement, mouillement. Mais les notations par défaut l'emportent largement : deux des principaux traits constitutifs du picard : l'absence de palatalisation de [k, c, g] et la neutralisation de l'article défini sont déjà fortement minoritaires, signe d'un déli-

tement avancé. Autres traits en creux notables : l'absence de toute forme de zéaïement, pratique distinctive bien connue de certaines communautés de pêcheurs du Pas-de-Calais, et au plan morphosyntaxique, l'absence du démonstratif-article.

La richesse du lexique appelle plusieurs observations. Le lexique d'Audresselles possède l'abondance propre à toute communauté côtière, c'est-à-dire qu'il additionne au fonds le plus ordinaire les ressources de la faune et de la flore maritimes ainsi que celles d'un technolècte relativement original. Il est donc aisé, même pour un enquêteur peu expérimenté, d'obtenir rapidement des résultats. Par ailleurs nombre de lexèmes de tous ordres se trouvent disséminés dans toutes sortes d'ouvrages, travaux de dialectologues d'historiens, d'ethnologues, qu'ils soient amateurs ou professionnels. Cette pléthore de sources possède quelque chose de rassurant : après tout le vocabulaire du lieu repose en lieux sûrs, à disposition des chercheurs à venir. Mais ce stockage non planifié, s'il autorise des recoupements utiles ne permet guère que l'addition d'éléments ou de paradigmes isolés, souvent elliptiques, accumulés au hasard de méthodes disparates. Qui pis est, les carences restent considérables : les répertoires de la vie à terre et des mœurs et mentalités échappent aux historiens et ethnologues des techniques maritimes tandis que les dialectologues amateurs laissent filer les locutions et le français régional. On s'aperçoit ici qu'une heure de conversation semi-dirigée fait aussitôt apparaître des termes courants non recensés ailleurs, indice d'un vocabulaire disponible considérable.

Une dernière réflexion nous ramènera à notre problématique de départ, celle du choix du lieu d'enquête. On pourrait faire remarquer qu'il subsiste à travers le Nord-Pas-de-Calais plusieurs centaines de localités qui n'ont jamais été approchées des chercheurs et que ces carences passent somme toute inaperçues. Mais les communes côtières sont l'objet d'une forte valorisation dont les causes sont multiples. À la fascination qu'exercent la mer et son milieu humain s'ajoutent la plus-value conférée par la rareté ainsi que ce sentiment de copropriété spontanément partagé par les « bourgeois » de tous endroits (entendons ceux qui n'appartiennent pas à la « Marine »). Plus largement certains lieux bénéficient d'une notoriété, d'un pouvoir d'attraction, d'une charge symbolique particulière dont les raisons peuvent renvoyer aussi bien à l'Histoire qu'aux charmes du site ou encore à une mythologie. Ainsi en va-t-il à coup sûr d'Audresselles, désormais au cœur d'une zone touristique à vocation internationale, décisive pour l'image de la Région. La dialectologie, qui étudie la variation de

la langue à travers l'espace, aurait plutôt tendance à négliger ces endroits trop clinquants au bénéfice de localités plus anonymes et par là supposées plus préservées, plus représentatives. Or, une fois le picard disparu, les parlers des endroits à forte notoriété risquent logiquement d'être les premiers à susciter la curiosité des générations futures. On ne saurait évidemment en jurer, mais peut-être serait-il quand même prudent, dans cette perspective, de retenir le symbolique comme possible critère d'élection des prochains travaux à entreprendre.

Jacques LANDRECIES (*Lille 3*),
Charline POPIEUL (*DEA Lille 3*)